B

P

B

LES BIENFAITEURS DU CANADA.

PRETRES ET RELIGIEUX

PAR

G. VEKEMAN, (Jean des Erables.)

> Le source de tant de faux jugements sur la Religion et les Prêtres, c'est qu'ils sont portés communément par des hommes qui ne connaissent ni les prêtres ni la Religion, et se contentent de les détester.
>
> LOUIS VEUILLOT

PRIX: 15 C. LA DOZ. $1.00.

MONTREAL
IMPRIMERIE G. VEKEMAN
33, RUE ST. NICOLAS.

Jean des Erables

HUMBLEMENT DEDIE

A CEUX QUI AIMENT

LA JUSTICE ET LA VERITE

LES BIENFAITEURS DU CANADA.

PRETRES ET RELIGIEUX

PAR

G. VEKEMAN, (Jean des Erables.)

Le source de tant de faux jugements sur la Religion et les Prêtres, c'est qu'ils sont portés communément par des hommes qui ne connaissent ni les prêtres ni la Religion, et se contentent de les détester.

LOUIS VEUILLOT.

MONTREAL
IMPRIMERIE G. VEKEMAN
33, RUE ST. NICOLAS.

BX1912
V4

PREFACE

> "La recherche de la vérité est la plus noble des occupations et sa publication un devoir. Il n'y a rien à craindre pour la Religion ni pour la Société dans cette recherche, si elle est sincère....."
>
> — (*La vérité sur les Moines et les Religieux.*)
>
> M. POSTEL.

Dans un pamphlet récemment lancé, des *messieurs*, qui négligent de faire connaître leur nom, insultent de la façon la plus grossière nos évêques, le clergé, les religieux et tous les catholiques canadiens-français.

L'imprimeur, qui est probablement assez riche pour se passer de réclame, garde l'anonyme comme les auteurs. Ceux-ci se cachent derrière un formidable point d'interrogation.

Je dis "les auteurs" car ils sont, dit-on, au nombre de trois. Leur style rappelle celui de Vermesh et de Gaillard père, de sinistre mémoire ; leurs aspirations sont les mêmes que celles de ces *héros* de la Commune. Comme ces derniers, les vaillants folliculaires du point d'interrogation, peu désireux de cueillir les palmes du martyre, étaient probablement loin le jour de la grande liquidation, en 1871.

Ces messieurs trouvent que tous les Canadiens-français sont des crétins, des idiots, des gens malhonnêtes, des ignorants abrutis par les prêtres. Ils leur attribuent encore d'autres qualités que je passerai sous silence, par respect pour les mœurs.

Citons une seule phrase de leur préface :

" Au point de vue de l'honnêteté publique, il faudrait cent Canayens pour faire un Caton ou un Brutus."

Le reste est à l'avenant.

Aussi bien, ces citoyens intègres terminent-ils

leur réquisitoire par ces vers où brille la plus touchante... modestie :

> Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
> L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime.

Sublime ! Voilà les Catons demandés ! Mais, pour des gens qui n'aiment pas les bedeaux, ils se montrent grands partisans de l'encensoir !

Donc, les auteurs (???) du fameux pamphlet trouvent que la population canadienne-française vaut moins que rien, et ils attribuent cela à l'influence néfaste des évêques, des prêtres et des religieux.

Je n'analyserai pas leur travail ; par ce temps de fortes chaleurs il y aurait du danger à remuer de pareilles saletés.

Je dirai seulement qu'ils doivent être tombés bien bas pour insulter, comme ils le font, un vieillard aussi vénérable que S. G. Monseigneur Fabre. Ils ne mourront pas sans la regretter. De plus vaillants et de plus savants qu'eux se sont frappé la poitrine au moment suprême, en se rappelant que, par pure méchanceté, ils avaient calomnié des hommes dont le seul crime est de faire le bien. Ils ont appris à leurs dépens la vérité du proverbe : " Qui mange du prêtre en meurt."

Des amis à qui j'ai montré les épreuves de ce modeste travail m'ont demandé si je ne craignais pas de contribuer indirectement au succès d'un méchant pamphlet en révélant son existence au public. Cette considération n'a pu me faire renoncer à mon projet. Les personnes qui aiment les choses faisandées savent toujours les découvrir et elles ne manquent pas de les communiquer à leurs amis et connaissances. Et ainsi le mensonge se glisse partout, les opinions se faussent et le mal triomphe, grâce à l'inertie et à l'indifférence de ceux qui pourraient le démasquer.

Au mensonge et à la calomnie, on doit savoir opposer la vérité. C'est ce que je vais tâcher de faire. Que les amis de la justice me prêtent leur concours.

Un dernier mot : aucun évêque, aucun prêtre, aucun religieux, ne m'a demandé de publier cette réponse à un écrit infâme. Les ministres du Seigneurs ne se défendent pas contre les polissons qui les insultent ; ils imitent l'exemple du Divin Maître et se contentent de prier pour leurs bourreaux.

J. DES E.

PREMIERE PARTIE

HISTOIRE ANCIENNE

I

Y a-t-il eu autrefois, y a-t-il encore aujourd'hui de mauvais prêtres et de mauvais religieux ?

Les ennemis de l'Eglise sont tout fiers et croient leur fortune faite et leur cause gagnée, lorsqu'ils ont pu mettre la main sur un membre peu estimable du clergé. Ils ne sont vraiment pas difficiles à contenter. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le prêtre ou le religieux oublieux de ses devoirs, parjure, est généralement bien accueilli par les soi-disant redresseurs d'abus.

Mais, depuis quand des exceptions, de rares exceptions surtout, peuvent-elles détruire la règle ?

Tous les écrivains sont-ils honnêtes, chastes, esclaves de leur parole ? Non, n'est-ce pas ? J'en connais, pour ma part, plus d'un qui déshonore la belle république des lettres. Que diraient les litté-

rateurs honnêtes si je leur tenais ce langage : " Un écrivain a commis telle ou telle faute ; *donc*, vous êtes tous de mauvais drôles ! " Ils me trouveraient bête et insolent, et ils auraient parfaitement raison.

Un marchand fait banqueroute et vit grassement aux frais de ses fournisseurs ; tous les marchands sont-ils pour cela des escrocs ?

Un avocat plaide mal la cause qu'on lui a confiée ; tous les avocats sont-ils maladroits ou incapables ?

Un ouvrier trompe ses maîtres ; tous les ouvriers sont-ils indignes de confiance ?

Un père de famille ne s'occupe guère de l'éducation de ses enfants ; une mère donne le mauvais exemple à ses filles ; tous les parents sont-ils mauvais ?

Un officier ou un soldat déserte devant l'ennemi ; tous les militaires sont-ils des lâches ?

Un caissier se sauve avec les fonds qu'on lui a confiés ; tous les caissiers sont-ils des défalcataires ?

Un journaliste va trouver les chefs d'un parti qu'il s'est chargé de combattre... moyennant salaire ; il leur propose, toujours moyennant salaire, de leur révéler certains secrets, de leur fournir, sur le compte de certains candidats, des renseignements fort compromettants... Cela prouve-t-il que l'on ne trouve parmi les journalistes que des

polissons, des renégats, toujours prêts à trahir ceux qui les ont sauvés de la misère ?

Un individu, capable de tout vendre pour faire de l'argent, fournit des causeries honnêtes à un journal honnête et des saletés à une publication ordurière ; cela veut-il dire que tous les écrivains battent monnaie d'une façon aussi malpropre ?

Une touffe d'ivraie suffit elle pour gâter tout un champ de blé ?

Jésus-Christ avait choisi douze hommes pour en faire ses amis, ses coopérateurs, ses apôtres ; l'un des douze était Judas ! Nul, que je sache, ne méprisera, à cause de ce traître, tout le collége apostolique.

Les choses étant ainsi, ce serait donc un miracle inouï que les religieux seuls n'eussent jamais compté de misérables dans leurs rangs. Ils en ont compté, il le faut confesser de suite. Que celui qui appartient à une classe sans tache lui jette la première pierre, cela lui appartient, mais à lui seul.

Pourquoi fait-on tant de bruit lorsqu'un prêtre tombe ? *Parce que le cas est rare.* Ceci constitue le plus bel éloge du clergé catholique.

Je vous le demande, lecteur honnête et sincère, la Religion enseigne-t-elle le mal ? Quand il vous est arrivé, ce qui arrive, hélas ! au meilleur des hommes, quand il vous est arrivé de commettre

une faute légère ou grave, n'étiez-vous pas en contradiction avec les enseignements de l'Eglise ? Et dites-moi, votre confesseur vous a-t-il approuvé, ou bien vous a-t-il conseillé paternellement d'amender votre vie ?

Prenez l'Eglise catholique dans son ensemble, jugez l'arbre par ses fruits, et vous serez forcé de reconnaître que les prêtres et les religieux ont toujours été, sont encore aujourd'hui et seront jusqu'à la fin des temps les bienfaiteurs et l'honneur de l'humanité !

Seuls les fous et les gens de mauvaise foi prétendront le contraire.

Encore, si ces pamphlétaires, qui se prétendent " vertueux, animés par l'amour du devoir et une sainte horreur du crime," commençaient par écrire leur nom en tête de leur ouvrage ; s'ils nous prouvaient que tout dans leur passé leur donne le droit de s'ériger en vengeurs de la morale ; s'ils nous disaient au moins comme l'impie Jean-Jacques : " Voici notre livre et l'histoire de notre vie ; maintenant, jugez-nous ! " Mais non ! un simple et cafard point d'interrogation ! Les réformateurs qui se cachent ne sauraient inspirer beaucoup de confiance.

Il fut un temps où des hommes comme saint Benoit et saint Bernard, ayant jugé que des réformes sévères étaient devenues urgentes, élevè-

rent la voix et stigmatisèrent sans pitié les vices du siècle. Ils avaient le droit d'en agir ainsi, parce que leur science était grande et leur vie sans tache. Tout le monde savait ce qu'ils étaient et d'où ils venaient : on les écouta.

Voyons, messieurs les chevaliers du point d'interrogation, ce que vous voulez, n'est-ce pas, c'est une réforme. Tout va mal et vous désirez que tout aille bien. Réformer une chose, c'est la rendre meilleure. L'Eglise, que vous critiquez, a eu Saint Bernard et Saint Benoit pour ne citer que ces deux noms. Vous, vous êtes trois, vous allez faire mieux que nos deux saints. Cependant, ce bon peuple que vous voulez convertir, instruire, éclairer, rendre heureux, désire beaucoup vous voir et vous connaître.

Vos "prédécesseurs" se montraient partout où ils espéraient rencontrer des auditeurs, dans les temples, les palais, les lieux de réunion, les cabanes des pauvres et les habitations luxueuses des riches ; ils parlaient dans les rues et sur les places publiques. Et l'on disait : Pierre, Paul, Jean, Antoine, Benoit, Bernard seront tel jour à telle place pour parler de telle chose...

On les connaissait, on savait ce qu'ils étaient, d'où ils venaient, ce qu'ils voulaient...

Aussi, voyez ce qu'ils ont obtenu ! Depuis les apôtres jusqu'à nos jours l'œuvre de ces prédica-

teurs est debout et répand ses bienfaits dans le monde entier.

Mais, que peut on attendre *d'apôtres* qui rougissent de leurs... *propres* écrits ?

Ceux qui ont, dans tous les siècles, accepté la noble et sainte mission de travailler à la conversion des peuples et à la propagation de la vraie foi, édifiaient le monde autant et même plus par leurs œuvres que par leurs enseignements. Renonçant aux biens de la terre, ils quittent même des noms glorieux, pour prendre celui d'un martyr ou d'un élu de Dieu. Jamais ils n'ont eu la singulière idée de se cacher derrière un signe qui ressemble plus ou moins à la queue du diable !

Bas les masques ! beaux réformateurs et alors ce bon peuple que vous insultez, ce peuple qui est moins ignorant que vous ne paraissez le croire, ce peuple qui a l'habitude de regarder les gens en face saura à quoi s'en tenir.

II

L'utilité des Prêtres et des Religieux

Le célèbre Balmès, ce champion dévoué de la vérité, s'exprime comme suit : " Au moment où le Christianisme attaquait le monde païen, l'apparition des ordres religieux dans le monde chrétien doit être envisagée comme l'expression à la fois et la satisfaction des grandes nécessités sociales et aussi comme un moyen puissant dont s'est servie la Providence pour procurer non seulement le bien spirituel de l'Eglise, mais, de plus et en même temps, *la régénération de la société civile.*"

Faut-il citer des faits et prouver l'utilité des prêtres et des religieux dès les siècles les plus reculés ?...

Du temps des Romains, dit M. Postel, les combats de gladiateurs, pour ne citer que ce fait, offraient à la multitude l'égorgement des malheureux prisonniers de guerre. N'est-ce pas l'empereur Trajan, réputé un prodige de mansuétude et de paternelle clémence, qui célèbre une de ses victoires en faisant égorger dix mille hommes à Rome, en présence du peuple battant des mains ? Pas une voix ne s'élève de la société païenne pour protester contre ces horreurs érigées en plaisirs nationaux. Mais un moine arrive du fond de son désert ; il s'appelait Télémaque,

Ce vaillant protecteur des opprimés se précipite au milieu de l'arène déjà couverte de sang, en tendant les bras et s'écriant : " Frères, aimez-vous et ne vous égorgez pas ! " Le peuple, furieux qu'on interrompe ses fêtes, lui répond en l'égorgeant lui-même. Télémaque est martyr de sa charité ; mais les combats de gladiateurs cessent et jamais cette infamie ne s'est relevée..."

Nous arrivons à la chute de l'empire romain qui succombe sous les coups des barbares venus du nord.

" Bientôt, dit de Montalembert, la contagion des mœurs romaines presse et infecte ces races jeunes et passionnées. Leur énergique vitalité tombera en proie aux caresses impures d'une civilisation décrépite. La conquête va devenir une orgie, et le monde risque d'avoir changé de maître sans changer de destinée. Qui donc disciplinera ces races indomptées ? qui les façonnera au grand art de vivre et de gouverner ? qui leur enseignera à fonder des royaumes et des sociétés ? qui les assouplira sans les énerver ? qui les préservera de la contagion ? qui les empêchera de se précipiter dans la corruption, et de pourrir avant d'avoir mûri ? Ce sera l'Eglise, mais l'Eglise par les moines..."

Après cela, le grand écrivain nous montre saint Benoit et ses disciples, fondateurs de paroisses, de villes et de sociétés, fécondant l'Europe par leur travail, la relevant de ses ruines, cultivant ses champs dévastés, peuplant ses déserts et convertissant ses conquérants...

Voilà ce que faisaient les moines autrefois ; voilà ce que font encore leurs successeurs qui vont, au péril de leur vie, sauver les infidèles du crime et de l'abrutissement ; voilà ce que font nos prêtres canadiens, ces conquérants pacifiques sans lequels n'existerait aucune de nos cités.

Oh ! mon travail est bien facile ! Je n'ai qu'à laisser parler les témoins de tant de nobles entreprises, des écrivains célèbres qui signaient leurs écrits et dont l'autorité vaut bien, il me semble, celle de trois calomniateurs embusqués derrière un point d'interrogation. Ces admirateurs sincères de l'œuvre civilisatrice et charitable de l'Eglise portaient des noms honorables et honorés : leur témoignage est irréfutable.

" Des cléricaux ! " dira-t-on peut-être, des gens intéressés... Nullement.

Octave Feuillet s'exprime comme suit dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1856 :

" J'aime et je vénère cette ancienne société monastique, telle que je me la figure, recrutée parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule, au milieu d'un monde bizarre, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit, et le seul refuge possible, dans une telle époque, à toute intelligence qui laissait voir, fût-ce sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie. Combien de poëtes, de savants, d'artistes, d'inventeurs anonymes, ont dû bénir, pendant dix siècles, ce droit d'asile respecté qui les avait

arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe ! L'abbaye aimait aussi à couvrir ces pauvres penseurs plébéiens et à seconder le développement de leurs aptitudes diverses ; elle leur assurait le pain de chaque jour et le doux bienfait du loisir ; elle s'honorait et se parait de leurs talents. Quoique leur cercle fût étroit, ils y exerçaient du moins librement les facultés qu'ils tenaient de Dieu ; ils vivaient heureux, quoiqu'ils dussent rester ignorés."

Et l'historien Cantu :

" Il est certain que la chevalerie ne s'est nulle part montrée plus digne d'admiration que dans les instituts religieux et militaires, où il fallait faire le sacrifice de toutes les affections, renoncer à la gloire du guerrier comme à la retraite du monastère, pour réunir la charge de ces deux vies, vivre tantôt dans les camps et tantôt dans l'asile de toutes les douleurs, être à la fois la terreur des ennemis et la consolation des affligés. Les autres chevaliers, en Europe, cherchaient les aventures au nom des dames et au nom de l'honneur : ceux-ci les cherchaient pour les pauvres et au nom du malheur. Le grand-maître des Hospitaliers aimait à se faire appeler le *Gardien des pauvres de* JÉSUS-CHRIST ; celui de l'ordre de S. Lazare devait toujours être un lépreux ; les pauvres étaient désignés par ce mot : *Nos maîtres*... Merveilleuse puissance de la Religion ! dans des siècles où le sabre était partout le maître, elle savait humilier la valeur et la séparer de cet orgueil qu'on en croit l'accompagnement obligé... "

" Aux religieux, dit M. Postel, nous devons presque la découverte de l'Amérique. Lorsque Christophe Colomb, fatigué de longues années d'attente, de démarches infructueuses auprès de plusieurs cours de l'Europe, avait désespéré

de son œuvre, qui est-ce qui releva son courage ? qui est-ce qui prit généreusement en main sa cause et celle du monde entier, avec laquelle elle se confondait ? qui est-ce qui lui ouvrit enfin la cour et l'oreille des rois d'Espagne ? Un navigateur sans doute ? un ministre ? un prince avide de nouveaux domaines ? un marchand désireux de faire fortune ? un général d'armée ? Non : ce fut un pauvre moine ! Il avait vu d'un coup d'œil, mieux que tous les ministres, tous les princes, tous les navigateurs célèbres du temps, l'importance capitale des desseins de Colomb ; seul il les fit aboutir. — Et maintenant demandez aux Américains à quoi servent les religieux !

" Puisque nous sommes à l'étude de leur influence politique, rappelons qu'ils ont donné, dans cette même Amérique du Sud, au Paraguay, le modèle du plus parfait des gouvernements. Après avoir civilisé d'innombrables tribus sauvages, vivant auparavant dans des forêts presque comme des bêtes et quelquefois avec des mœurs plus féroces, ils ont su, sans armée, sans violence, sans contrainte, les réunir sous une loi commune, leur faire bâtir des villes, creuser des canaux, tracer des routes, cultiver les campagnes ; en un mot, les rendre, comme peuple, un objet d'admiration pour le monde. On peut voir ce qu'en a dit, dans son enthousiasme d'homme d'Etat, l'illustre Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, IVe partie.) Lorsque, grâce aux calomnies de leurs ennemis, ils reçoivent l'ordre d'abandonner cet Etat fondé par eux, qu'ils pouvaient parfaitement défendre à main armée, ils se soumettent sans murmurer, quittent cette magnifique création de leur zèle. L'impiété, qui la leur avait arrachée, l'a détruite, et ces peuplades sont retombées dans leur barbarie et dans leur misère ! "

On ne gouverne pas un pays sans lui dicter des lois. Or, quel fut le code appliqué au Para-

guay au temps où les Jésuites avaient la haute direction de cette belle colonie chrétienne ? Il ne fallait pas de longues études pour le connaître à fond, car il n'avait pas des milliers et des milliers d'articles ni des commentaires, des modifications et des amendements à perte de vue... Il s'agissait tout simplement des Commandements de Dieu et de l'Eglise.

Je voudrais bien savoir quel serait le sort d'une colonie placée sous la surveillance des Points d'Interrogation !... Pour eux, ni prières ni enseignement religieux : l'horreur du vice et l'amour de la vertu, chacun appelant vice tout ce qui lui déplaît et vertu tout ce qui lui fait plaisir.

Riche idée ! On leur érigera une statue en sucre d'érable ! C'est alors surtout qu'ils se mangeront entr'eux !

III

" Les Prêtres et les Religieux propagent partout l'ignorance," disent les Censeurs masqués.

Mon but n'est pas d'*écrire* un livre, mais plutôt de reproduire les témoignages d'hommes éminents plus capables cent fois que moi et tous les points d'interrogation du monde de traiter cette grande question de... l'influence cléricale. Je leur cède volontiers la parole.

L'Eglise ennemie des lumières !... Mais, malheureux, la littérature, avec ses immortels représentants classiques, n'est venue jusqu'à nous qu'apportée par les moines ! Si vous savez tenir une plume — ce qui est un malheur peut-être pour vous, par votre faute — vous le devez au clergé !

Laissons donc parler les grands génies, les vrais *hommes* de lettres, et nous, qui ne sommes rien, comparés a ces maîtres-là, écoutons respectueusement. Cela nous fera du bien, aux points d'interrogation comme à moi.

Remontons à l'époque où l'imprimerie n'était pas encore inventée. La science s'était retirée dans les couvents, où elle trouva un asile assuré. Voici ce qu'en dit Chateaubriand dans ses *Etudes historiques :*

" Rendons un éclatant hommage à cette école des Bénédictins, que rien ne remplacera jamais. Si je n'étais maintenant un étranger sur le sol qui m'a vu naître, si j'avais le droit de proposer quelque chose, j'oserais solliciter le rétablissement d'un ordre qui a si bien mérité des lettres. Je voudrais voir revivre la congrégation de Saint-Maur et de Saint-Vannes, dans l'abbatial de Saint-Denis, à l'ombre de l'église de Dagobert... Des entreprises qui doivent durer des siècles demandaient une société d'hommes consacrés à la solitude, dégagés des embarras matériels de l'existence, nourrissant au milieu d'eux les jeunes élèves héritiers de leur robe et de leur savoir. Ces doctes générations, enchaînées au pied des autels, abdiquaient à ces autels les passions du monde, renfermaient avec candeur toute la vie dans leurs études, semblables à ces ouvriers ensevelis au fond des mines d'or, qui envoient à la terre des richesses dont ils ne jouiront pas. Gloire à ces Mabillon, à ces Montfaucon, à ces Martène, à ces Rennart, à ces Bouquet, à ces d'Achery, à ces Vaisette, à ces Lobineau, à ces Calmet, à ces Ceillier, à ces Labal, à ces Calomet et à leurs révérends confrères dont les œuvres sont l'intarissable fontaine où nous puisons, tous tant que nous sommes, nous qui affectons de les dédaigner ! Il n'y a pas de frère *lai* (ou laïque), déterrant dans un obituaire le diplôme poudreux que lui indiquait dom Bouquet ou dom Mabillon, qui ne fût mille fois plus instruit que la plupart de ceux qui s'avisent aujourd'hui, comme moi, d'écrire sur l'histoire, de mesurer, du haut de leur ignorance, ces larges cervelles qui embrassaient tout, ces espèces de contemporains des Pères de l'Eglise, ces hommes du passé gothique et des vieilles abbayes, qui semblaient avoir écrit eux-mêmes la charte qu'ils déchiffraient. Où en est la collection des historiens de France ? Que sont devenus tant d'autres travaux gigantesques ? Qui achèvera

ces monuments autour desquels on n'aperçoit plus que les restes vermoulus des échafauds où les ouvriers ont disparu ?... — Les Bénédictins n'étaient pas le seul corps savant qui s'occupât de nos antiquités ; dans les autres sociétés religieuses, ils avaient des émules et des rivaux. On doit aux Jésuites la collection des hagiographes (*mot grec pour indiquer les auteurs qui ont écrit la* Vie des Saints), laquelle a pris son nom de l'érudit qui l'a commencée. Le P. Hardouin ignorait-il quelque chose ? Le P. Labbe doit être noté pour avoir fourni le plan et la liste des auteurs de la collection de la Byzantine et pour avoir publié les huit premiers volumes de l'édition des Conciles. Le P. Petau est devenu l'oracle de la chronologie. Le P. Sirmond a mis au jour la *Notice des dignités des Gaules* et les ouvrages de Sidoine-Apollinaire, etc., etc. — Les prêtres de l'Oratoire comptent dans leur ordre Charles le Cointe, auteur des *Annales Ecclesiastici Francorum*, continuées par Gérard Dubois et par Julien Loriot, ses confrères. Nous devons à Jacques Lelong la *Bibliothèque historique de la France*, etc.''

Mallet, dans son *Histoire de la Suisse :*

" Les moines, par l'instruction qu'ils donnaient au peuple, adoucirent la férocité de ses mœurs, et tempérèrent heureusement par leur influence la tyrannie des nobles, lesquels, à charge à tous leurs voisins, ne connaissaient alors d'autre occupation que la guerre. Ce fut là le motif pour lequel on préféra leur gouvernement à celui de la noblesse. Le peuple les établissait juges de ses différends, et un proverbe populaire disait *qu'il valait mieux être gouverné par la crosse de l'évêque que par le sceptre du prince.* "

La *Revue Trimestrielle de Londres*, (PROTESTANTE,) décembre 1811 :

" Le monde ne dut jamais à une classe d'hommes particulière plus de reconnaissance qu'au célèbre ordre monastique des Bénédictins. Les historiens, en énumérant les maux causés par les moines, omettent trop souvent de faire mention du bien qu'ils opérèrent. Ces associations d'hommes pieux, adonnés à l'étude de la littérature et à la pratique des arts utiles, ressemblent en quelque sorte à ces oasis que l'on rencontre au milieu des déserts de l'Afrique. On dirait des étoiles qui, par une nuit sombre, nous éclairent d'une lumière douce et brillante. Si jamais homme dut être appelé *vénérable*, ce fut sans contredit *Bède*, lui qui passa toute sa vie à instruire les diverses générations qu'il vit s'élever autour de lui, et à préparer pour la postérité des monuments littéraires. Dans ces temps de désolation, l'Eglise seule offrait un asile assuré contre cette foule de maux de toute espèce auxquels étaient en proie tous les pays ; elle jouissait seule d'une douce paix, au milieu de guerres continuelles ; des hommes qui, tout en se haïssant mutuellement, craignaient et adoraient le même DIEU, la considéraient comme un royaume sacré. Si des ambitieux et des mondains abusaient quelquefois de son nom, si trop souvent les artifices du méchant et les erreurs du fanatique la déshonoraient, elle n'en offrait toujours pas moins un refuge aux hommes dont la jeunesse avait été sage ou qui, parvenus à un certain âge, comprenaient le néant de l'existence et se sentaient fatigués de la société de leurs semblables. Le sage, le faible et le mondain y trouvaient également un asile calme et certain, au milieu des tourments continuels qui bouleversaient alors à chaque instant la face du monde. "

Am. de Bast, dans les *Merveilles du Génie :*

" Nous faisons remarquer pour la dixième fois, que les moines ont été, dans les sciences, dans

les arts et dans les lettres, le trait d'union entre l'antiquité et la renaissance; ils ont fait passer dans l'arche de la Foi, sur le cataclysme moral du moyen-âge, *tout ce qui élève, honore, illustre et embellit l'humanité.*"

Voici maintenant le témoignage d'un impie, de l'astronome Laland, qui écrivait dans le *Bulletin de l'Europe*, le 20 *nivôse* 1796, c'est-à-dire à l'époque où des *points d'interrogation* autrement redoutables que nos modernes mangeurs de prêtres faisaient guillotiner les défenseurs de la vérité. Il s'agissait des Jésuites.

" L'espèce humaine a perdu pour toujours cette réunion précieuse et étonnante de vingt mille sujets occupés, sans relâche et sans intérêts, de l'intruction, des missions, des réconciliations, des secours aux mourants, c'est-à-dire des fonctions les plus chères, les plus utiles à l'humanité. La retraite, la frugalité, le renoncement aux plaisirs, faisaient de cette société le plus admirable assemblage de sagesse et de vertu. Je les ai vus de près et je puis dire qu'ils étaient un peuple de héros pour la Religion et l'humanité. La Religion leur donnait ces salutaires inventions que n'offre point la philosophie... Parmi les absurdes calomnies qu'a vomies contre eux la rage des protestants et des jansénistes, j'ai été frappé de celle de La Chalotais, à qui l'ignorance et l'aveuglement ont fait dire que les Jésuites n'ont paint de mathématiciens. J'étais occupé alors à former les tables de mon *Astronomie* et j'y insérai mon article sur les Jésuites astronomes: *leur nombre m'épouvanta...*"

" Mais, dit M. Postel, ce ne sont pas seulement les Jésuites qui ont cultivé avec zèle les lettres,

les sciences et la philosophie; les Oratoriens, les Bénédictins, les Dominicains, les Franciscains, les Chartreux, nous offrent à leur tour quantité de travaux estimés. Les Trappistes possèdent aujourd'hui même deux des lumières de la science médicale, dont les ouvrages font autorité dans l'école et les deux plus illustres orateurs sacrés de nos jours ont été des religieux.

La géographie doit énormément aux moines. Il y a plusieurs contrées éloignées, la Chine, par exemple, et l'Amérique du Sud, que nous ne connaissons bien que par eux. Le continent d'Australie, aussi appelé Nouvelle-Hollande, doit aux Bénédictins de nos jours les explorations les plus hardies destinées à le mettre en contact avec la civilisation européenne. C'est à des religieux qu'il faut renvoyer l'honneur des notions les plus exactes sur les Guyannes américaines. Eux aussi ont révélé l'intérieur et les mœurs d'une partie de l'Afrique, comme ils nous ont appris des langues étrangères dont sans eux nous n'eussions pas même soupçonné l'existence.

Leurs services, en un mot, peuplent l'histoire des temps modernes."

Il faut bien que j'arrête les citations. Constatons simplement ceci avant de terminer ce chapitre : Ce ne sont pas seulement les enfants soumis de l'Eglise qui admirent ses œuvres : des protestants, des libres-penseurs même — il y a des gens sincères et honnêtes partout — viennent dire aux blagueurs, aux calomniateurs et aux ? ? ? mal-appris : "Taisez-vous donc ! Si vous avez des yeux, ouvrez-les, et vous verrez ce que fait l'Eglise, ce que font les prêtres et les Religieux."

— Mais, diront peut-être les beaux messieurs

qui nous traitent de bedeaux, de crétins et de rats d'église, tout en promettant qu'ils nous apprendront à vivre, mais ce que vous chantez là, c'est de l'histoire ancienne ; parlez-nous donc de ce qui se passe aujourd'hui, surtout au Canada.

Très bien, mes bons apôtres ; on va vous servir à la minute. Cependant, j'ai encore quelques "vieilleries" à déterrer ; puis on vous offrira une page d'histoire moderne. Malheureusement, je ne pourrai pas vous l'offrir à votre petit lever, après ce bon sommeil paisible et réparateur dont vous jouissez si j'en crois le bon Garo de La Fontaine, car vous avez oublié de nous laisser votre adresse.

IV

" Les Pretres et les Religieux sont des accapareurs et des égoïstes," glapissent les réformateurs anonymes.

Peut-on avancer sérieusement une accusation aussi dénuée de fondement ? Ne voyons-nous pas en effet, que, depuis les premiers siècles de l'Eglise, le clergé catholique fut toujours le protecteur et le bienfaiteur de l'humanité souffrante ?

" Point de misère, dit M. Postel, devant laquelle les moines ne se mettent, les mains pleines de secours, la bouche ouverte pour toutes les consolations, l'esprit appliqué à la découverte de tous les remèdes ? "

Voulez-vous une belle page de littérature et, en même temps, le témoignage d'un homme qui a vu et éprouvé, sachant par conséquent ce qu'il dit, ce qui n'est pas le cas pour tout le monde...

" Dans les régions de la pensée comme sur les flots de la mer, dit le P. Lacordaire, nul navigateur ne peut aller plus loin que le dévouement ou la doctrine des ordres religieux. Tous les rivages ont gardé la trace de leur sang et tous les échos le son de leur voix. L'Indien, poursuivi comme une bête fauve, a trouvé un asile sous leur froc ; le nègre a encore sur son cou la mar-

que de leurs embrassements ; le Japonais et le Chinois, séparés du reste de la terre par la coutume et l'orgueil encore plus que par le chemin, se sont assis pour entendre les merveilleux étrangers ; le Gange les a vus communiquer aux parias la sagesse divine ; les ruines de Babylone leur ont prêté une pierre pour se reposer et songer un moment, en s'essuyant le front, aux jours anciens. Quels sables ou quelles forêts les ont ignorés ? quelle langue est-ce qu'ils n'ont pas parlée ? quelle plaie de l'âme ou du corps n'a senti leur main ? Et, pendant qu'ils faisaient et refaisaient le tour du monde sous tous les pavillons, leurs frères portaient la parole dans les conciles et sur les places publiques de l'Europe ; ils écrivaient de DIEU en mêlant le génie des Pères de l'Eglise et celui d'Aristote et de Platon, le pinceau à la plume, le ciseau du sculpteur au compas de l'architecte, élevant sous toutes les formes ces fameuses *Sommes théologiques*, diverses par leurs matériaux, uniques par la pénsée, que notre siècle se reprend à lire et à aimer. De quelque côté qu'on les regarde, les ordres religieux ont rempli de leur action les six derniers siècles de l'Eglise... " Et ailleurs j'entends encore cette magnifique parole compléter cette peinture : — " Le passage du cloître aux voyages, des voyages au cloître, donnait aux Frères prêcheurs un caractère particulier et merveilleux. Savants, solitaires, aventuriers, ils portaient dans toute leur personne le sceau de l'homme qui a tout vu, du côté de DIEU et du côté de la terre. Ce Frère que vous rencontriez cheminant à pied sur quelque route triviale de votre pays, il avait campé chez les Tartares, le long des fleuves de la Haute-Asie ; il avait habité un couvent de l'Arménie, au pied du mont Ararat ; il avait prêché dans la capitale du royaume de Fez ou de Maroc ; il allait maintenant en Scandinavie, peut-être de là dans la Russie rouge : *il avait bien des rosaires à dire avant d'être arrivé*. Si, comme le Sage des *Actes des Apô-*

tres, vous lui donniez occasion de vous parler de DIEU, vous sentiez s'ouvrir un autre abîme, le *trésor des choses anciennes et nouvelles* dont parle l'Ecriture, le cœur formé dans la solitude ; et, à une certaine éloquence inimitable tombant de cette âme dans la vôtre, vous compreniez que le plus grand bonheur de l'homme terrestre est de rencontrer un véritable homme de DIEU. "

Un élève des Jésuites, le grand poète Lamartine, nous trace de ses maîtres le portrait suivant :

" En entrant dans cette maison, dit-il, je sentis en peu de jours la différence prodigieuse qu'il y a entre une éducation vénale, rendue à de malheureux enfants pour l'amour de l'or, par des industriels enseignants, et une éducation donnée au nom de Dieu et inspirée par un religieux dévouement dont le ciel seul est la récompense. Je ne retrouvai pas là ma mère ; mais j'y retrouvai DIEU, la pureté, la prière, la charité, une douce et paternelle surveillance, le ton bienveillant de la famille, des enfants aimés et aimants, aux physionomies heureuses. J'étais aigri et endurci : je me laissai attendrir et séduire. Je me pliai de moi-même à un joug que d'excellents maîtres savaient rendre doux et léger. Tout leur art consistait à nous intéresser nous-mêmes aux succès de la maison, et à nous conduire par notre propre volonté et par notre propre enthousiasme. Un esprit divin semblait animer du même souffle les maîtres et les disciples. Toutes nos âmes avaient retrouvé leurs ailes et volaient d'un élan naturel vers le bien et vers le beau. Les plus rebelles eux-mêmes étaient soulevés et entraînés dans le mouvement général. C'est là que j'ai vu ce que l'on pouvait faire des hommes, non en les contraignant, mais en les inspirant. Le sentiment religieux qui animait nos maîtres nous animait tous. Ils avaient l'art de rendre ce

sentiment aimable et sensible, et de créer en nous la passion de DIEU. Avec un tel levier, placé dans nos propres cœurs, ils soulevaient tout. Quant à eux, *ils ne faisaient pas semblant de nous aimer*, ils nous aimaient véritablement, comme les saints aiment leur devoir, comme les ouvriers aiment leur œuvre, comme les superbes aiment leur orgueil. Ils commencèrent par me rendre heureux ; ils ne tardèrent pas à me rendre sage. La piété se ranima dans mon âme ; elle devint le mobile de mon ardeur au travail. "

Oui, ces bons religieux, ces prêtres si souvent calomniés, ne s'occupent pas seulement du corps, ils ont aussi soin de l'âme. A côté des hôpitaux, ils bâtissent des écoles ; ils ouvrent des asiles à toutes les misères humaines.

Leurs œuvres sont sublimes, admirables et leur mérite au-dessus de tout éloge. Voilà pourquoi les petits caractères, voilà pourquoi les gens qui ont peur de se montrer au grand jour, voilà pourquoi les malfaiteurs de plume leur font la guerre...

On ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de bons fruits.

DEUXIEME PARTIE

HISTOIRE CONTEMPORAINE

" Nous l'admettons, disent certains faux savants déguisés en philantropes, autrefois les religieux et les prêtres avaient leur raison d'être et nous reconnaissons même qu'ils ont pu faire un peu de bien. Mais aujourd'hui, on se passerait volontiers de tous ces prêtres, de ces religieux et de ces religieuses qui vivent au dépens du peuple et nous font payer fort cher les rares services qu'ils nous rendent."

Je voudrais savoir tout d'abord ce que les religieux et les prêtres ont coûté à ceux qui les attaquent ainsi. Je crois que cela se réduit à fort peu de chose, ou plutôt, je suis presque certain que plus d'un point d'interrogation, s'il se confessait sincèrement, serait forcé d'avouer qu'il a des obligations envers ceux qu'il dénigre si méchamment.

" On peut se passer aujourd'hui de l'interven-

tion bienfaisante du clergé, les siècles de barbarie, de grandes misères et d'invasion sont loin..."

Ah bah ! Les exploits des communards sont-ils donc complètement oubliés ? Les Huns, les Vandales, les Normands étaient-ils plus sauvages et plus barbares que les disciples de Danton, de Marat, de Robespierre, de Carrier et des autres... *philosophes* de la grrrande révolution, que les amis de Rochefort, de Cluseret, de Vermesch, de Gaillard et des autres... philanthropes ou " filous en troupes " de la sanglante et crapuleuse Commune ?

Et n'y a-t-il plus de misères à soulager ? Ne faut-il plus d'hôpitaux, même pour y recevoir et soigner charitablement les points d'interrogation, convertis ou non, rendus au bout de leur carrière et privés de cette fortune tant désirée que " la cruelle destinée a refusée à leurs incontestables talents ? " On a vu des aboyeurs à la soutane qui étaient des géants cent fois plus formidables que nos points d'interrogation, remercier les larmes aux yeux les mains bénies qui pansaient leurs plaies. Si l'espace ne m'était pas mesuré, je pourrais raconter ici des douzaines d'histoires édifiantes. Pendant le choléra de 1866, on a vu un ennemi enragé du clergé, à deux genoux devant une religieuse qu'il avait insultée et à laquelle il

devait, après Dieu, la guérison de son enfant. Il lui demandait pardon, s'excusait...

— Je n'ai fait que mon devoir, répondait simplement la sœur.

Quel était l'état de la France à l'époque de la Terreur, lorsque les prêtres, captifs, exilés ou conduits à l'échafaud, ne pouvaient plus exercer leur saint ministère? Les cannibales sont des citoyens respectables et pacifiques comparés aux pourvoyeurs de la guillotine et à leurs amies les tricoteuses, dont certains folliculaires osent vanter les exploits.

Qu'ils nous parlent donc de leurs propres œuvres, ces moralistes " vertueux " qui s'en prennent à tout un peuple et prétendent lui tracer une ligne de conduite! Qu'un Canadien essaie d'aller tenir une pareille conduite en France? Mais ici le peuple est bon, il hausse les épaules et va son chemin.

Pour s'appuyer au moins sur quelque chose, les calomniateurs de notre clergé si vaillant, si dévoué, si charitable et si éclairé, si digne sous tous les rapports de sympathie et de respect, les calomniateurs, dis-je, ont cité Voltaire et Jean-Jacques Rousseau.

Examinons un peu la conduite de ces deux *saints* de l'Eglise des points d'interrogation.

Voltaire — pour ne peindre qu'une partie de

son caractère — était riche, avare, poltron. Riche, il devait sa fortune à la traite des nègres, c'est-à-dire au *commerce de chair humaine* et aux héritages que lui léguèrent des membres de sa famille retirés du monde. "Vous n'auriez point quatre-vingt mille livres de rente, lui écrivit une tante religieuse, si quelques-uns de vos parents n'avaient pris le froc ou le voile."

Ce même Voltaire trouvait surtout que les couvents faisaient beaucoup de mal, "parce qu'ils nuisaient au développement de la race humaine." Rousseau, lui, était d'un avis contraire: il trouvait que le monde était trop peuplé. C'est sans doute pour cela qu'il abandonna ses pauvres petits enfants et qu'il se suicida.

Pour en revenir à Voltaire, l'insulteur des Français et le flatteur des Prussiens, comme il se trouvait un jour avec des libres-penseurs qui niaient l'existence de Dieu: "Doucement, dit-il, ne parlez pas de ces choses devant mes domestiques.

— Pourquoi cela? lui demanda un de ses convives.

— Parce que je ne voudrais pas me faire assassiner, répondit le philosophe.

Voltaire était prudent. C'est bon de blaguer, mais si les théories des points d'interrogation pouvaient prévaloir, les grands hommes, trop fins

pour prier, mais très soucieux de leur conservation, ne dormiraient plus en paix. Voilà pourquoi Voltaire et les autres beaux parleurs n'aimaient pas à être pris au mot.

Une bonne chance encore : les trois **? ? ?** veulent bien faire au bon Dieu l'honneur de le tolérer ici-bas. Ils ne nient pas son existence, mais ils mettent Jésus-Christ sur la même ligne que Voltaire, ce qui est un grand pas de fait vers l'abolissement complet de "la gênante et encombrante Divinité !"

Quant aux Evêques, aux prêtres et aux religieux, il n'en faut plus. Même les ministres protestants ne trouvent pas grâce devant ces terribles niveleurs.

Pourquoi ne faut-il plus ni Evêques, ni prêtres ni religieux ? " Parce que, disent les calomniateurs honteux, ce sont tous des menteurs, des trompeurs, des ignorants et des gens de mauvai se vie et mœurs, grâce auxquels tous les Canadiens français et catholiques sont des crétins. "

Dans les six lignes qui précèdent, j'ai résumé à peu près tout ce que disent les trois points d'interrogation. Ils accusent bien la population canadienne-française d'être corrompue jusqu'à la moëlle des os, mais ceci n'est que la conclusion de leur plaidoyer. Ils trouvent aussi que les journaux canadiens-français sont superlativement

bêtes ; mais, comme ils ont fourni pas mal de copie aux dits journaux, ils sont plus ou moins dans leur droit, s'ils ne parlent que de leurs *propres* produits. " Propres " est, ici, adjectif possessif.

Nos Evêques, nos prêtres et nos religieux, calomniés par des polissons qui n'ont pas même le courage de signer leurs écrits, ne s'en trouveront pas plus mal. Ce qu'ils sont, nous le savons tous ; ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font encore tous les jours, nous le voyons continuellement. Ils vivent et ils agissent en plein jour, sous l'œil de leur divin Maître qui les connaît et les bénit. S'ils se cachent parfois, c'est pour pratiquer la charité, pour porter l'aumôme du corps et celle du cœur et de l'âme aux infortunés courbés sous le poids du malheur. Beaucoup parmi eux seraient riches s'ils le voulaient ; beaucoup pourraient prétendre aux plus hautes fonctions, aux places les plus enviées. S'ils travaillent, c'est pour le bien ; s'ils ont de l'ambition, c'est pour la gloire de Dieu. Demandez aux colons ce qu'est pour eux leur curé ; demandez à ceux qui souffrent, ce que font pour eux les prêtres, les religieux et les religieuses. Depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort, le catholique sait toujours qu'il peut compter sur l'aide et sur l'appui de ceux qui se sont donné pour mission

de soulager, dans la limite de leurs forces, toutes les misères physiques et morales.

Le Christ, fondateur de notre sainte Religion, pardonna, du haut de sa Croix, aux Juifs qui l'avaient torturé, aux misérables qui l'insultaient.

Les martyrs mouraient en priant pour leurs bourreaux qui, bien souvent, se convertissaient à la vue de tant de charité.

L'Archevêque de Paris, le Curé de la Madeleine et beaucoup d'autres illustres victimes de la Commune sanglante, criblés de balles et sur le point de rendre leur belle âme à Dieu, bénissaient les malheureux égarés dont la main était encore rouge du sang versé.

C'est ainsi que se vengeront les Evêques, les prêtres et les religieux canadiens, insultés, calomniés par des polissons. Ils ne répondront que par leurs actes ; et ces actes, notre population honnête les a jugés depuis longtemps. Ils continueront à bâtir des écoles, des hôpitaux et des églises partout où le besoin s'en fera sentir ; ils marcheront avec nos vaillants colons à la conquête du sol, ils reculeront les limites des pays civilisés, ils seront ce qu'ils ont toujours été : " Les Bienfaiteurs du Canada. "

A BATONS ROMPUS

Tout fait farine au moulin, et rares sont les fleurs dont la diligente abeille ne saurait tirer un peu de miel...

L'œuvre de la société "Caton-Brutus-Point d'Interrogation & Cie" m'en fournit la preuve.

Tout d'abord, elle va tirer de leur apathie un certain nombre d'amis de la Religion par trop partisans du... repos perpétuel.

"Pourquoi, disent ceux-ci, répondre à des insultes et à des calomnies? Vous voulez défendre l'Eglise?... Mais elle se défend bien toute seule! Voyez, depuis le jour de sa fondation, elle a été l'objet des attaques les plus violentes et elle est toujours debout sur le rocher de Saint-Pierre, grande, forte, immuable, tandis que ses ennemis sont oubliés ou l'objet du mépris universel.

Après avoir dit cela, on fredonne en sourdine :

Ah! qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de nous!...

On se croise les bras, on laisse hurler les loups — fort heureux encore si l'on ne se met à hurler

avec eux, par respect humain — on regarde monter le flot dévastateur, quitte à gémir lorsqu'il est trop tard : " Qui eût jamais pensé que cela arriverait ! "

***

Le recueil de mensonges publié par Caton-Brutus a paru il y a quelques semaines ; il était en préparation depuis au moins quinze ans. Certains abcès mettent bien du temps à percer, beaucoup même ont besoin d'un coup de lancette ; leurs *produits* étonnent parfois les médecins les plus savants, si habitués qu'ils soient à trouver sous leur scalpel les choses les plus malpropres.

On a ri de ceux qui ont prédit les hauts-faits des libres-penseurs, ennemis naturels du clergé, comme le loup est l'ennemi du berger vigilant. " Prophètes de malheur ! disait-on, rêveurs qui prennent une goutte d'eau pour un orage, un éclair inoffensif pour une conflagration générale !..."

Pendant ce temps, l'esprit du mal, ne trouvant pas, lui, " qu'il est doux de ne rien faire," dresse ses batteries et prend ses mesures pour un assaut formidable. Tout n'est pas prêt encore, mais le diable doit se frotter les griffes et ricaner : " Cela marche !..." Mais soyons prudents, sucrons nos drogues, augmentons graduellement la dose, l'empoisonnement trop rapide laisse des traces..."

L'intoxication fait de grands progrès ; de temps en temps les empoisonneurs le constatent, un cri de joie les trahit, mais, hélas, n'éveille pas les optimistes que la foudre seule pourrait tirer de leur sommeil.

A ceux qui seraient tentés de me taxer d'exagération, je vais offrir quelques fragments de la dernière bombe lancée par le diable.

Caton-Brutus s'attaque à tous les Canadiens, mais il en veut surtout aux prêtres et à l'enseignement religieux. Il répète le cri des loges :

" Plus de dogme, plus de liens ! "

et celui des anarchistes brûleurs de villes et massacreurs d'ôtages :

" Pas d'autre guide que notre volonté !"

Il ne supprime pas encore la Divinité, mais cela viendra, il l'annonce :

" Sans doute, il serait dangereux d'attaquer de front la croyance erronée d'une nation ; mais il est un art philanthropique et médical de préparer les yeux à la lumière, comme les bras à la liberté.

Ces bras préparés à la liberté font rêver ! Et si l'œuvre des points d'interrogation n'est qu'un commencement, que sera la suite ?

Après avoir dit que les prêtres sont " les ennemis de l'instruction populaire, des êtres dangereux pour le bien social, des ennemis de la société," après les avoir accusés de crimes que la loi punit du fouet, Caton-Brutus termine ainsi une de ses tirades :

" Le clergé, par ses collèges et ses séminaires, ne conduit-il pas notre nation vers l'abîme de l'abrutissement national, de la dépravation sociale ? "

J'ai été fortement tenté de reproduire un passage cent fois plus violent que les lignes ci-dessus. Malheureusement, cette brochure pourrait tomber entre les mains d'une jeune fille ou d'un jeune homme innocents encore, et je me vois forcé de laisser de côté ce que les avocats appelleraient la meilleure de mes preuves. Je me rappelle ces paroles du Sauveur : " Malheur à celui par qui le scandale arrive !"

***

Les " moralistes " du point d'interrogation, trouvant tous les Canadiens abrutis et malhonnêtes, les méprisent en gros et en détail. Mais après le clergé, ils " honorent " d'un dédain tout particulier les étudiants et les journalistes.

Occupons-nous un peu de ces deux groupes

de... victimes cravachées par le terrible point d'interrogation.

" De tout temps, dit-il, en Europe, les étudiants ont manifesté, à l'occasion des événements politiques importants, et jamais ils n'ont manifesté sottement.

" Chaque fois qu'ils ont manifesté, le public les a applaudis, les femmes ont raffolé d'eux, les politiciens se sont émus et la canaille a tremblé... "

Ceci est vrai et ce n'est pas vrai ; c'est correct et ce n'est pas correct...

Pour un homme qui parle de ses cheveux gris, Môssieu Caton-Brutus agit avec une légèreté déplorable.

Tâchons de tirer ça au clair.

Tout d'abord, les étudiants européens sont divisés en deux camps : les catholiques et les libéraux.

On sait que le libéralisme européen n'est pas le même que le libéralisme canadien. Là-bas, c'est la libre-pensée, le programme des Loges imposé toujours et partout.

Pendant la guerre franco-prussienne, un étranger, qui se tenait prudemment hors de portée des balles allemandes, insulta la nation belge. Un groupe d'étudiants alla lui donner une *sérénade* et brisa toutes les vitres de sa maison. Le lendemain la justice intervint et dit à ce

Monsieur — qui s'appelait Victor Hugo, soit dit en passant - que s'il voulait absolument insulter quelqu'un, il n'avait qu'à retourner dans son pays pour y lancer ses gros mots à la face des Prussiens.

Et les braves gens, français comme belges, furent d'avis que les étudiants n'avaient pas manifesté sottement.

Une autre fois, des étudiants libres-penseurs saccagèrent un Cercle catholique. Ils furent rossés d'importance ; un ancien zouave pontifical, pour ne citer qu'un seul trait, en mit pour sa part sept ou huit hors de combat en cassant sur leurs crânes une demi-douzaine de queues de billard. Cela fit grand bruit ; les uns disaient : " C'est bien fait ! " D'autres, des Catons-Brutus grincheux, crièrent à... *l'intolérance cléricale...* (Je crois bien !...) *Certaines* femmes raffolèrent des... martyrs ; un poête en parla et trouva que les " femmes " qui raffolaient de ces jeunes bandits, étaient

" ... libérales un soir, libertines toujours. "

Il faut savoir distinguer.

Continuons.

Le point d'interrogation prédit une grande perturbation prochaine.

Cela arrivera, puisque ce monsieur nous l'an-

nonce : "Celui qui a la foi est prophète," a dit un saint évêque et Caton-Brutus a une grande foi... en lui-même.

Il ne demande pas, que les étudiants tuent leurs professeurs, comme ils ont fait " au bon vieux temps des âges religieux... "

" Mais dans la grande tourmente, ils seront à leur poste, avec le bonnet, phrygien. Dans toute lutte pour l'émancipation, ils arboreront les premiers la cocarde : ils seront la légion fulminante des avants-postes, le sol tremblera sous la cadence de leurs pas, et, plus fort que le canon, éclatera au-dessus de leurs têtes l'hymme titanesque, le chant des héros : la Marseillaise.

" Et dans ces figures transfigurées, les citoyens tressailleront en apercevant des éclairs de suprême détermination, de sublime sacrifice : ils seront transportés de joie en retrouvant des ressemblances frappantes avec le portrait des Vergniaud, des Danton, des Desmoulins, des Chenier, des Papineau, des Lafontaine, et de tous les héros de la liberté, et ils envisageront l'avenir avec confiance. "

Sans m'arrêter plus longtemps aux citoyens qui " tressailleront dans ces visages transfigurés " — quel singulier tatouage ! — je demanderai à ceux qui ont lu l'histoire de la Révolution, ce qu'ils pensent de ces " ressemblances frappantes avec le portrait des Vergniaud, des Danton et des Desmoulins."

Mais ici Caton soupire. Hélas ! nos étudiants ne sont pas encore prêts pour le grand triomphe.

" L'étudiant sait bien à quoi s'en tenir sur les sornettes cléricales, mais il n'a pas d'autres soucis que ceux de l'existence matérielle..."

Je n'y comprends plus rien ! On veut faire de l'étudiant un matérialiste et on lui défend les choses matérielles !

" C'est curieux, disait Calino, comme les gens d'esprit savent dire des bêtises ! "

***

Toujours à propos d'étudiants, Caton-Brutus lance une bombe (de baudruche, heureusement) au cercle Ville-Marie, et après avoir insulté le clergé — toujours guerre à la soutanne — il s'écrie :

" C'est là, que, en présence d'un Monseigneur quelconque, de *vénérables* prêtres de son entourage, de chapeliers et de bottiers au sourire courtisanesque, et d'une foule de dames dont quelques-unes ont dû échapper à la guyotine, nos étudiants vont faire assaut d'avachissement pour les beaux yeux du clergé. "

N'en déplaise au grand génie, les neuf-dixièmes de ces étudiants " avachis " le rouleraient de la belle façon s'il voulait seulement leur faire l'honneur de les rencontrer sans masque. Cela arrivera peut-être un jour sans qu'il le cherche.

Et Caton termine le chapitre des étudiants par cette touchante Jérémiade :

" Je te plains, ô mon pays ! Je te plains, ô ma race ?

" Avant longtemps vous maudirez le cléricalisme ! "

Très bien, Caton ! Mais tu devrais dire de quel pays et de quelle race tu entends parler ici, mon garçon !

Je crois que tu ferais mieux de pleurer sur toi-même et sur les tiens !

***

Au tour maintenant du Conseil municipal... toujours à propos de curés.

" On dit que *vous avez déjà eu l'intention* de fonder une bibliothèque publique, mais que les curés ont réussi à paralyser vos volontés...

" Rappelez-vous donc, vous qui avez si souvent bâillonné le peuple, que le commandement appartient au maître et non point au valet ; songez aussi que si vous êtes impuissants à faire votre devoir, le peuple, lui, en un hoquet formidable, saura bientôt se faire ample justice.

" Et elle est terrible la justice populaire..... "

Dans un " hoquet formidable," les pétroleurs mâles et femelles ont essayé de brûler Paris que les Prussiens avaient respecté.

Et pendant que la justice du pays fusillait ces misérables, les Caton-Brutus, qui les avaient poussés au crime, passaient la frontière et allaient vivre grassement en pays étranger.

L'homme le plus sage et le plus vertueux sort parfois de ses gonds. Caton-Brutus, étouffé par l'indignation à la vue de tout le mal qu'il ne saurait empêcher (ou faire ?...) se dresse sur ses ergots et, plus fort que le sphinx antique, lance cette énigme :

" Y a-t-il un seul de ces jeunes ecclésiastiques arrogants, remplis de prétentions outrées et de sottes vanités, toujours rasés de frais, la raie des cheveux soigneusement tirée, à la main douce, préparent leur avenir assuré en soupirant aux conforts de la vie future, alors qu'ils pourront se soumettre au régime des petits oignons et du bon vin, admirablement conservés par une bonne ménagère, une *tante* toujours (monseigneur l'exige) pas trop vieille, mais pas trop jeune, entre les deux, grassement installés dans un joli presbytère d'où M. le curé pourra régenter sa petite paroisse et dicter à sa guise, à ses charitables paroissiens la ligne de conduite qu'ils doivent tenir dans les élections ! "

Il savait probablement ce qu'il voulait en commençant... Mais en terminant ?

Moi non plus.

Mais je sais ceci : L'élève le plus borné d'un de ces collèges que les points d'interrogation honorent de leur haine, serait incapable de commettre une ânerie pareille.

Comme la haine peut rendre bête !

***

Arrivez à présent, journalistes de toute nuance, Caton va vous arranger de la belle façon :

" Je n'ai pas d'admiration pour la presse canadienne-française, parcequ'elle est asservie et arriérée, parcequ'elle est généralement aux mains de paltoquets et d'ignorants, parceque la plupart des journaux sont rédigés dans un esprit hypocrite, en un français assez baroque, enfin parcequ'ils sont presque tous sous la férule du clergé. "

Encore le clergé. Décidément Caton mange du prêtre à chacun de ses repas, il en dévore même en dehors de ses repas. Il finira par se donner une indigestion et en crever.

Comme il est bien renseigné, le brave homme ! Presque toute la presse canadienne sous la férule du clergé ! Depuis des années et des années on nous sert ainsi les mêmes balourdises et toujours à la même sauce. C'est ainsi qu'on soutenait, il n'y a pas longtemps, que " la *Croix*, fondée par les Sulpiciens, vivait aux dépens de cet ordre religieux et avait du pain sur la planche pour longtemps, pour toujours... " Cependant la *Croix* est morte de faim, malgré le dévouement et l'abnégation de ses rédacteurs, dont quelques-uns, pour faire honneur à leurs engagements, seront encore longtemps à la diète.

Si j'avais le droit de critiquer notre clergé, je lui reprocherais son indifférence à l'égard de la presse, de ce quatrième pouvoir, dont le concours pourrait très-souvent lui être utile.

Et dire que Caton écrit tout cela pour notre bonheur, par pure charité. Il le dit :

" L'intérêt n'a jamais souillé nos sentiments."

Il est à encadrer, Caton ; si seulement on pouvait se le procurer. Mais il est si modeste qu'il se cache derrière un point d'interrogation.

COUPS DE SONNETTE

Voltaire trouvait qu'il était facile de crier : " Ecrasons l'infâme ! " mais qu'il était par contre très difficile de produire des arguments plus ou moins raisonnables contre la sainteté de l'Eglise : " Heureusement, dit-il, nous avons une dernière ressource : " Nous pouvons *mentir*."

Ses disciples pensent et font comme lui.

***

Les apôtres prêchaient l'Evangile sur les places publiques, en présence des ennemis de l'Eglise. Loin de craindre le martyre, ils le désiraient ardemment. Les réformateurs modernes aiment mieux se cacher, confiant leurs " doctrines " aux pages d'un pamphlet anonyme. De vrais lièvres pour le courage.

Les Points d'Interrogation n'aiment pas les prêtres et leur attribuent tout le mal qui se fait dans le pays. Napoléon Ier ne partageait pas cette manière de voir. " Un seul curé, disait-il, vaut mieux, pour la tranquillité publique, que dix gendarmes."

***

" On a beau dire et beau faire, disait M. Thiers, l'enseignement congréganiste est de beaucoup préférable à l'enseignement laïque."

***

Les points d'interrogation, qui sont des hommes savants, ont sans doute lu ce " bon conseil " de Calvin : " Pour ce qui est des jésuites, qui sont nos plus grands adversaires, il faut les faire périr, ou, si cela souffre trop de difficultés, il faut les chasser, ou du moins les accabler d'impostures et de calomnies. "

Tous les ennemis du clergé se ressemblent avec cette différence que les uns, comme Calvin, Luther Voltaire et Rousseau, prennent la responsabilité de leurs écrits, tandis que d'autres, trop *modestes* pour désirer la célébrité, ou trop prudents pour chercher à être connus, se tiennent dans l'ombre.

***

Certains... moralisateurs n'aiment pas les Canadiens qui apprennent le catéchisme, prient et assistent aux offices. Un grand écrivain—qui signait tous ses écrits—Lamartine—pensait autrement : " Je n'ai rien à craindre dit-il, des gens qui prient. "

Les foules qui se rendaient aux pèlerinages, égrenant leurs chapelets, étaient plus dignes de confiance, d'après le même auteur, que les politiciens de bas étage qui prononçaient de beaux discours et écrivaient des choses ronflantes, mais dont la conduite laissait beaucoup à désirer.

Les ? ? ? trouvent tout mauvais au Canada : les Canadiens, les journaux et le clergé. Pauvres martyrs ! Les a-t-on appelés ici ? Ils peuvent s'en retourner chez eux, on ne les retiendra pas, au contraire !

***

Supprimez les prêtres canadiens et vous aurez supprimé la colonisation. La hache conquiert la forêt, la charrue trace les sillons, mais la croix fonde les paroisses et conserve les peuples.

***

Tout le monde le reconnaît : il n'y eut pas, pendant la désastreuse guerre de 1870-71, de meilleurs soldats que les zouaves de Charette : tous priaient avant de se rendre au combat. Comme les Frères qui ramaissaient les blessés au milieu d'une pluie de balles, comme les sœurs qui les soignaient même sous le feu de l'ennemi, ces héros devaient à leur éducation chrétienne ce courage admirable auquel les Prussiens eux-mêmes rendirent un éclatant hommage.

***

Ce qui déplaît surtout à certains démagogues, c'est l'importance donnée dans nos collèges et nos écoles paroissiales à l'instruction religieuse. Nous espérons, pour le bien général, que ces bons apôtres en seront pour leurs frais d'éloquence révolutionnaire. On sait trop bien où conduit l'éducation sans Dieu, pour songer à proscrire le catéchisme et à le remplacer par la prose des points d'interrogation.

***

Les points d'interrogation trouvent que les prêtres canadiens ne devraient pas visiter l'Europe où ils vont prier sur les tombeaux du Sau-

veur et des martyrs de la foi... Plus tolérants que ces messieurs, les prêtres canadiens ne leur diront rien si jamais il leur prend fantaisie d'aller s'agenouiller aux endroits où les apôtres du progrès sans Dieu, les *Saints* Rochefort, Gambetta, Jules Favre, et *tutti quanti*, ont versé leur sang pour la patrie et... les bons principes... en chantant :

" *Courir* pour la patrie!... "

***

" Les prêtres et les religieux, disent les calomniateurs, ne font rien, ne sont bons à rien." Ils prennent à parti le R. P Lacasse, Oblat. Ce dernier, dans une seule de ses excursions comme colonisateur, fait plus de bien que n'en ont fait les trois points d'interrogation dans toute leur vie. Demandez aux innombrables colons qui lui doivent une vie heureuse et indépendante ce qu'ils en pensent. Ce sont tous des travailleurs honnêtes, de bons chrétiens, *donc* ils diront la vérité, toute la vérité.

***

Il y a quelques jours, des centaines de prêtres et de religieux se réunissaient pour offrir à S. G. Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal, un tribut bien mérité d'affection et de reconnaissance. Qui dira jamais le bien opéré par cette vaillante armée ? Et c'est vers ce prince de l'Eglise si digne de respect et de vénération, que des aventuriers, méconnaissant l'hospitalité qu'on leur donne ici, lancent leurs sales crachats !

***

Dans les vieux pays, beaucoup de parents libres-penseurs, voire même des francs-maçons avancés, envoient leurs enfants, garçons et filles, aux collèges et aux pensionnats dirigés par des

prêtres, des religieux et des religieuses. Dans leur aveuglement, ils croient pouvoir se passer eux-mêmes de religion ; mais, désirant être aimés et respectés par leurs enfants, ils se gardent bien de les confier à des maîtres et à des maîtresses " sans Dieu." Assez fous pour se priver volontairement des consolations de la foi, ils ne le sont pas assez pour s'exposer au danger d'introduire dans leur famille l'esprit de révolte contre les lois de Dieu et de son Eglise qui engendre fatalement l'esprit de révolte contre l'autorité paternelle et cause la ruine et la désolation.

***

" L'amour de la vertu et l'horreur du crime suffisent pour faire les bons citoyens," disent les libres-penseurs qui ne sont souvent que des libres-radoteurs. Mais, comment, sans religion, déterminer ce qui est vertu ou crime ? Comment saurons-nous ce qui est bon ou mauvais ? Qui nous guidera ? Notre esprit, notre cœur, notre conscience ? Tristes guides quand ils sont privés eux-mêmes du flambeau de la religion !

Un *philosophe* de dix ans, s'il a bien étudié son catéchisme, en connaît plus long, dans l'art de *bien* vivre, que les plus grands savants auxquels manque cette science, la première et la plus nécessaire de toutes.

***

Pendant la désastreuse guerre franco-prussienne, plus d'un prêtre français se laissa fusiller plutôt que de dénoncer ses paroissiens. coupables, aux yeux d'un ennemi sans pitié, d'avoir défendu vaillamment leurs foyers. Peut-on en dire autant des libres-penseurs, de ceux qui ne cessaient de demander l'expulsion des religieux et la laïcisation de l'enseignement ?

A propos de la même guerre, on a beaucoup parlé de trahison. Un seul prêtre a-t-il commis ce crime ?

N'est-ce pas plutôt dans les rangs des libres-penseurs, des athées, des ennemis du clergé qu'on a trouvé les traîtres et les lâches ?

***

Devenu premier consul, Napoléon envoya au R. P. Charles, missionnaire, ancien aumonier de l'école de Brienne, le brevet d'une pension de mille francs, ($200), avec cette lettre écrite de sa main :

" Je n'ai point oublié que c'est à votre vertueux exemple et à vos sages leçons que je dois la haute fortune où je suis arrivé. Sans la religion, il n'est point de bonheur, point d'avenir possible. Je me recommande à vos prières."

Les prêtres sont donc bons à quelque chose, quoiqu'en disent leurs calomniateurs !

***

Dernièrement un père Rédemptoriste se trouvait assis, dans une voiture du chemin de fer, en face d'un grand ennemi de la religion, qui, pour se moquer du religieux, lui demanda :

—Savez-vous quelle différence il y a entre un Rédemptoriste et un âne ?

— Je ne suis pas très-fort en énigmes, répondit simplement le bon Père ; veuillez m'instruire...

— Eh bien ! reprit le gros malin, c'est que les Rédemptoristes portent la croix sur leur poitrine et les ânes sur leur dos.

— Pas mal, dit simplement le religieux ; mais, à votre tour, dites-moi quelle différence il y a entre un libre-penseur et un âne ?

— Je n'en connais pas, fit le... savant.

— Et moi non plus, répliqua le Père.

Notre mauvais plaisant avait son compte ; il ne poussa pas l'escarmouche plus loin.

***

—Ça prend des hommes bien vaillants, pour oser attaquer les prêtres," disent parfois de

pauvres ignorants qui confondent la lâche insolence avec la bravoure. Et l'on voit de malheureux égarés lever orgueilleusement la tête, se rengorger, parce qu'ils ont eu le triste courage d'insulter, de calomnier des prêtres et des religieux qui ignorent même la chose ou, n'ayant rien à se reprocher, ne se donnent pas la peine de répondre.

Pensez donc ! se sentir capable de se passer de toute religion, de tout culte ; crier sur les toits que les catholiques, les croyants, ceux qui prient ceux qui respectent le clergé, ceux qui envoient leurs enfants aux bonnes écoles, sont " des ignorants, des êtres sans cœur, abrutis par le clergé. Il faut de l'esprit tout plein pour cela."

La religion, disent d'autres pauvres sires, est bonne pour les vieilles femmes, les enfants et... le petit peuple.

Ainsi ne raisonnait pas le général de Lamoricière...

Lamoricière !... Ce nom est tout un poème. En Afrique, à la prise de Constantine et dans vingt combats il fit preuve d'une si grande témérité qu'on le taxait parfois de folie. Le terrible Abel-Kader l'appelait " le grand sabre " et il ne voulut se rendre qu'à lui lorsqu'il se déclara vaincu, en 1847.

Pendant la révolution de 1848 il se promenait, sous une pluie de balles, à proximité des barricades, étonnant tout le monde par sa froide bravoure.

Au siége de Sébastopol, en 1854, ses supérieurs le réprimandèrent à plusieurs reprises, parce qu'il s'exposait au danger sans prendre la moindre précaution..

Eh bien ! pendant son exil en Belgique, M. Thiers, l'auteur du *Consulat et de l'Empire*, lui ayant écrit un jour, à Bruxelles, qu'il l'invitait à se rendre à son hôtel le lendemain à sept heures du matin, le vaillant général, qui était aussi un bon chrétien, lui répondit : " A sept heures, impossible, car c'est l'heure de la messe à laquelle

j'assiste tous les jours ; mais j'irai à huit heures."

Les points d'interrogation diront-ils que Lamoricière était un crétin, un abruti, une vieille femme ?...

De son vivant il lui eût suffi de regarder seulement une quatraine de demi-douzaines d'individus de leur espèce pour les faire trembler dans leurs bottes et les mettre en fuite.

***

" Si les Jésuites avaient l'influence, tout irait bien, comme tout allait au Paraguay dont ils avaient fait un Paradis terrestre sans une organisation fixe, sans un système arrêté, uniquement parce qu'étant de braves gens ils conciliaient tout dès qu'ils pouvaient agir à leur guise."

C'est Edouard Drumont qui a dit cela et il a mis son nom en toutes lettres au frontispice du livre dans lequel il fait cette déclaration.

***

D'après les auteurs de certain petit livre tout bourré de mensonges et de calomnies, " tous les citoyens intelligents s'élèvent très-vivement contre l'escroquerie que le clergé pratique à l'aide de la dévotion à Saint Antoine."

Francisque Sarcey avait dit moins que cela à propos de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, lorsqu'il fut sévèrement puni par les tribunaux français.

Ces " messieurs " feraient mieux de parler pour eux-mêmes et de laisser faire les " citoyens intelligents."

Grâce à la dévotion à Saint-Antoine et à l'œuvre du pain des pauvres, des milliers d'indigents sont secourus dans tous les pays du monde. Et ce ne sont pas, comme disent les insulteurs du clergé et du peuple canadien, ce ne sont pas " *des ivrognes* " qui déposent des gros sous ou

des pièces de 25 cents dans les troncs, ou qui envoient parfois de grosses sommes *dont les pauvres seuls profitent*, mais des officiers, des savants des hommes éminents sous tous les rapports aiment cette belle œuvre grâce à laquelle tant d'infortunes ont été soulagées.

Ce sont ordinairement ceux qui ne donnent rien aux pauvres qui critiquent les œuvres charitables.

***

Les Points d'Interrogation " commettent " cette *spirituelle* plaisanterie :

" En feuilletant mes vieux bouquins, je viens de mettre la main sur une gravure significative extraite d'une petite feuille religieuse dont les principes ne peuvent être mis en doute : *Saint Anthony's Canadian Messenger*. La vignette représente un personnage auréolé, probablement saint Antoine, portant dans les mains un saint sacrement et devant qui s'agenouille un âne, sur les pattes de devant. Près du saint on voit un enfant de chœur, impassible et soumis. Au second plan, la troupe des badauds émerveillés, la bouche ouverte, le cou tendu, contemplant ce divin spectacle.

" La gravure ne porte pas de légende ; elle parle par elle-même.

" Te reconnais-tu pauvre peuple ?

" Te peint-on en ces saints lieux sous des couleurs assez réelles ? "

Pardon, messieurs ; cet âne (cette mule, plutôt) était une espèce de Caton-Brutus du règne animal à qui son maître, un libre-penseur, avait inculqué des idées pas mal semblables aux vôtres.

Le " pauvre peuple " n'a pas les oreilles si longues que cela.

CONCLUSION

Ce travail est très-incomplet et peu digne de la noble et sainte cause que j'ai entrepris de défendre.

Mon ambition ne va pas jusqu'à prétendre que les connaissances et les talents ne me font pas défaut pour traiter dignement d'aussi graves questions.

N'étant pas, comme le porte-voix des "redresseurs d'abus" un homme vertueux, j'ai bondi sous l'insulte, non parce qu'on m'a traité d'ignorant à cause de mes croyances (je suis ici en trop bonne société pour me plaindre) mais parce qu'on a outragé ma Mère, l'Eglise catholique.

Comme chrétien, je crie aux ennemis des prêtres et des religieux : "Vous mentez, vous êtes de lâches calomniateurs !"

Comme témoin des faits qui se sont passés sous mes yeux depuis plus d'un demi siècle, je me fais un devoir de protester, au nom de la vérité, contre la mauvaise foi et le mensonge.

Ce petit travail n'est qu'une ébauche, le cri d'appel de la sentinelle qui signale l'approche des maraudeurs. Des voix plus autorisées que la

mienne s'élèveront, non pour faire à des frondeurs anonymes l'honneur d'une réponse qu'ils ne méritent pas, mais pour décrire, mieux que je n'ai pu le faire, les bienfaits de la religion et les mérites de ceux que la Providence a choisis pour travailler à la moralisation et au bonheur des peuples.

Je défends les prêtres et les religieux, parce que je les connais, parce que j'ai eu l'occasion de les juger, d'apprécier leur sagesse et leur charitable dévouement.

Je l'ai dit en commençant, il serait inutile et peu raisonnable de le nier, il y a eu autrefois, il y a encore aujourd'hui, des prêtres qui ne se montrent pas dignes de leur sublime mission ; il y en a même eu qui se sont rendus coupables de fautes graves... Ceux-là réjouissent le cœur " vertueux " des points d'interrogation qui prétendent moraliser le peuple en écrivant des choses scandaleuses. Ils se font aduler, porter aux nues, par certains scribes, dès qu'ils se tournent contre l'Eglise qu'ils sont devenus indignes de servir plus longtemps.

Et combien en rencontre-t-on de cette espèce ? Je le répète : les cris de joie qui saluent leur pitoyable chute prouvent mieux que tous les raisonnements leur excessive rareté.

Pour ma part, j'en ai connu trois : deux ont fait une belle mort et rétracté publiquement leurs erreurs ; le troisième vit encore et j'apprends qu'il

commence à se retourner du bon côté : il rencontre trop peu de braves gens parmi ceux qui l'approuvent.

Et, à côté de ces rares défections, que de beaux, que de nobles et sublimes exemples de vertu, de dévouement et de charité !...

Oui, je les ai vus à l'œuvre, ces prêtres calomniés par des gens indignes de dénouer les cordons de leurs souliers... La simple nomenclature des faits édifiants dont j'ai été témoin formerait un gros volume... que j'écrirai peut-être un jour. Rien que l'histoire de la colonisation au Canada fournirait la matière de plusieurs chapitres des plus intéressants.

J'ai été l'hôte des bons Pères Trappistes, alors que, succombant sous le poids de l'adversité, je ne tenais pas plus à la vie qu'à une vieille guenille... Et ces grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante m'ont consolé, fortifié, armé pour les rudes combats de la vie.

Comme j'ai admiré ces "*égoïstes*" qui couchent sur une poignée de paille, portent été comme hiver le même pauvre vêtement, font un seul repas par jour, et quel repas !

Comme j'ai admiré ces "*paresseux*," qui rendent fertiles des terres incultes dont personne ne voudrait, et font vivre autour d'eux de nombreuses familles de cultivateurs et d'artisans !

Comme j'ai admiré ces "*accapareurs*," qui, ne gardant rien pour eux, nourrissent chaque jour une centaine d'indigents et donnent gratuitement l'hospitalité à un grand nombre de voyageurs pauvres !...

J'ai vu à l'œuvre ces religieuses, ces anges de la charité, que certains folliculaires appellent des êtres inutiles ; je les ai vues dans les hôpitaux et sur les champs de bataille, et je me suis incliné avec respect et émotion en les voyant passer, simples et modestes, heureuses d'avoir fait leur devoir et ignorant tout l'héroïsme de leur admirable conduite.

Oui, j'ai vu tout cela, et voilà pourquoi j'ai écrit ces humbles pages, au grand galop, sous la dictée du cœur, sans chercher à faire des phrases.

Voilà pourquoi aussi je ne crains pas de signer cet opuscule, de faire connaître mon nom et mon adresse, et, *pour que nul n'en ignore*, comme disaient les vieux tabellions, d'y ajouter même mon portrait.

Je n'ai pas produit un chef-d'œuvre – le temps et les talents me manquent pour cela – mais je ne crains pas la publicité, je n'éprouve aucun besoin de me cacher, derrière un point d'interrogation ou ailleurs.

Cependant, je serais " un crétin, un rat d'église un bedeau, un rongeur de balustres, " comme

disent si élégamment les chevaliers du point d'interrogation—" que la vertu seule arme du fouet vengeur " — si je prétendais n'avoir compu'sé, copié, écrit, composé, imprimé et mis en vente ce *magnifique volume* ORNÉ *du portrait de l'*AUTEUR... que dans le seul et unique but de protester contre des calomnies et de déposer mon témoignage en faveur de la vérité...

J'ai reconnu humblement n'être qu'un chrétien très médiocre et, pendant que je suis à me confesser publiquement, j'irai jusqu'au bout dans la voie des aveux :

Deux Points d'Interrogation de première classe, le démon de l'orgueil et le démon de la cupidité, me jouent en ce moment une mauvaise farce.

Imaginez-vous, bénévole lecteur, que je compte sur une vente extraordinaire de mon ouvrage si remarquable sous tous les rapports. Jugez donc quelle somme de gros sous cela fera tomber dans ma caisse !

Ceci n'est qu'un commencement. Avec les capitaux qui vont m'arriver de tous côtés, je me propose de reprendre la publication des *Petites Lectures Canadiennes*,que différentes circonstances indépendantes (très indépendantes même) de ma volonté m'ont fait interrompre.

Donc... J'espère que tous les bons catholiques voudront posséder au moins un exemplaire du

présent opuscule. C'est une petite dépense pour chacun d'eux et pour moi ce sera une grosse fortune.

Cependant, ceux qui me trouveront trop exigeant et trop disposé à sacrifier au démon des richesses, n'auront qu'à me le dire. Pour autant que mes moyens me le permettront, je leur enverrai mon petit livre *gratis, pro Deo* En retour, ils diront un *Ave Maria*, pour ma femme, mes enfants, mes petits-enfants et moi, et nous serons quittes.

Ceux qui, cette fois-ci, me trouveront trop généreux, diront aussi un *Ave Maria* pour mes amis les " très vertueux Caton-Brutus," afin que le bon Dieu leur accorde la santé du corps, du cœur et de l'âme, une vie longue et heureuse et une sainte mort.

C'est tout.

Montréal, Fête de Sainte Anne, 1896.

ır
r-

nt
s,
es
on
nt
es

op
nis
on
eur
ne

POUR PARAITRE BIENTOT....

LA VIE

DE

Notre Seigneur

PAR

G. J. HURDEBISE, Ptre-Curé.

" De nos jours, a dit le P. Ventura, où les missionnaires de l'enfer s'efforcent de détruire parmi les chrétiens la croyance aux dogmes de l'humanité et de la divinité de Jésus Christ, il devient opportun plus que jamais, c'est un devoir rigoureux, de publier à haute voix et de développer par écrit les mystères, les œuvres et la vie du Sauveur, tels qu'on les trouve dans l'Evangile."

Cet ouvrage, divisé en 103 chapitres, approuvé et recommandé par l'autorité ecclésiastique, est une vraie mine d'or pour les prêtres et pour les fidèles. Le récit est simple, clair et élégant ; la description des lieux saints ne fut jamais faite avec plus de précision et d'exactitude.

PRIX : 50 C.

eur

les mis-
re parmi
umanité
opport-
reux, de
écrit les
ils qu'on

approuvé
est une
fidèles.
cription
de pré-